

Avis aux étudiants endettés

Les étudiants concernés par l'examen du module anthropologie (L1 dettes) sont informés que l'examen se fera à distance. Les étudiants doivent faire un compte rendu d'un texte de leur choix (textes ci-dessous) et l'envoyer à la boîte mail suivante assiakhfarid@gmail.com avant le 09/11/2020.

Texte 01 : Histoire de l'anthropologie

« L'histoire de l'anthropologie, autrefois reléguée aux marges de la discipline, a acquis entre 1960 et 1965 une place dans l'histoire des sciences et un droit de cité parmi les chercheurs. [...] Si l'on caractérise l'ethnologie – ou l'anthropologie sociale et culturelle – par la conjonction d'une problématique, d'une méthode et d'une organisation professionnelle, son histoire est brève. On s'accorde généralement à situer l'émergence de cette science dans la période 1860-1890. Deux ordres de difficultés compliquent toutefois la périodisation : l'extrême variété des traditions nationales, qui ont fait souvent douter de la scientificité de la discipline, et l'importance, depuis l'Antiquité, des considérations anthropologiques, ethnologiques et ethnographiques chez des philosophes, des historiens, des géographes, des voyageurs. [...] Le XVIIIe siècle est marqué par la naissance d'un projet anthropologique explicite, qui accompagne et voudrait guider le second mouvement de grandes découvertes, dans le Pacifique, l'intérieur de l'Afrique et de l'Amérique. [...] Au XIXe siècle se multiplient les interrogations sur l'unité de l'espèce humaine, et sur la nature de ses variétés, sur le moteur de la dynamique historique qui entraîne le progrès, sur les raisons des difficultés culturelles. Des sociétés d'ethnologie se créent en France (1838), en Grande Bretagne (1843), aux Etats-Unis (1842), en Allemagne (1851). Aux questions scientifiques évoquées se mêlent des préoccupations d'ordre humanitaire ou éthique : le lien entre les doctrines racistes et la persistance de l'esclavage est clairement perçu. »

Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, sous la direction de P.Bonte et M.Izard, collection « Quadrige », P.U.F., Paris, 2000, pp.328-332

Texte 02 : Observation participante

« Beeru ! Ejo ! Kromi waave ! » Chuchote une voix d'abord lointaine et confuse, puis douloureusement proche [...] Insistante, la voix répète son appel : « Beeru ! Ejo ! Pichugi memby waave ! Nde rö ina mechä ! vwa ! Homme blanc ! Viens ! L'enfant de Pichugi est né ! C'est toi qui as demandé à voir ! » Tout s'éclaire brusquement, je sais de quoi il s'agit. Fureur et découragement. A quoi bon leur recommander plusieurs jours à l'avance de m'appeler dès l'apparition des premiers signes, s'ils me laissent dormir pendant que se produit l'évènement ! Car c'est une occurrence désormais rare dans la tribu que la venue au monde d'un enfant, et je tenais beaucoup à voir accoucher Pichugi. C'est son frère Karekyrumbygi, Grand Coati, qui est penché sur moi. [...] Voyant que je ne dors plus, il se redresse sans ajouter un mot et disparaît rapidement dans l'obscurité. Je me précipite sur ses talons, espérant que le bébé n'est pas né depuis trop longtemps et que je trouverai encore de quoi satisfaire ma curiosité ethnographique : peut-être en effet n'aurai-je plus l'occasion d'assister à un accouchement chez les Guayaki. Qui sait quels gestes accomplis en cette circonstance, quels mots rares de bienvenue au nouvel arrivant, quels rites d'accueil d'un petit Indien risquent de m'échapper à jamais. Rien ici ne saurait se substituer à l'observation directe : ni questionnaire – si précis fut-il – ni récit d'informateur – quelle qu'en soit la fidélité. Car c'est souvent sous l'innocence d'un geste à demi esquissé, d'une parole vite dite que se dissimule la singularité fugitive du sens, que s'abrite la lumière où prend vie tout le reste. Voilà pourquoi j'attendais avec autant d'impatience que les Indiens eux-mêmes l'accouchement de Pichugi, bien décidé à ne pas laisser échapper le moindre détail de ce qui, irréductible au pur déroulement biologique, prend d'emblée une dimension sociale. Toute naissance est vécue dramatiquement par le groupe en son entier, elle n'est pas la simple addition d'un individu supplémentaire à telle ou telle famille, mais une cause de déséquilibre entre le monde des hommes et l'univers des puissances invisibles, la subversion d'un ordre que le rituel doit s'attacher à rétablir. [...] Rassuré, je me rends compte que j'étais injuste avec Karekyrumbygi. En fait il m'a prévenu à temps puisque, d'un paquet brusquement apparu et sur quoi un coup d'oeil jeté à la dérobée me permet d'apercevoir des traînées sanguinolentes, jaillit un vagissement rageur : l'enfant est »tombé «.

P. Clastres, Chronique des indien Guayaki, Paris, Plon, 1972, pp. 9-10

Texte 03 : évolutionnisme

On trouve encore dans certaines parties de la famille humaine, des exemples si parfaits des institutions domestiques en usage aux périodes barbares et sauvages de l'humanité, que les différentes étapes de ce progrès, sauf pour la période strictement primitive sont relativement bien conservées [...] Mais on ne peut plus invoqué la théorie de la dégradation humaine pour expliquer l'existence des sauvages, mais de plus elle ne s'appuie sur aucun fait connu de l'histoire humaine [...] On peut remarquer enfin que l'expérience de l'humanité a été acquise par des voies presque uniformes, que les besoins des êtres humaines, placées dans des conditions identiques, ont été fondamentalement les mêmes, et que les opérations de l'intellect ont été uniformes en raison de l'identité spécifique du cerveau de toutes les races humaines. Les germes de principales institutions et des techniques nécessaires à la conservation de la vie se développèrent alors que l'homme était encore un sauvage. Dans une large mesure, les réalisations des périodes postérieures, celles de la barbarie et de la civilisation, n'ont fait que poursuivre le développement de ces conceptions originelles.

L.H. Morgan, La Société Archaique, Paris, Anthropos, 1971, pp. 6-7

Texte 04 : Diffusionnisme

Toutes les sociétés ont en effet connues des systèmes de transmission des nouvelles (à des fins étatiques, commerciales, religieuses associatives, etc) plus ou moins sophistiqués, mais il ne sera pas question dans cet ouvrage, des systèmes non étatiques car ce sont les problèmes de l'Etat et de ses communications ainsi que les diffusions des techniques d'Orient vers l'Occident qui nous intéressent ici. On abordera donc un seul système de transmission d'informations qui fut, au moins pendant 25 siècles, le plus rapide et le plus efficace : la poste à relais ou poste d'Etat à relais. [...] Au XIIIe siècle, les Mongols mettent en place leur immense empire et avec lui un gigantesque réseau de relais de poste. On verra rapidement un tel système de relais de poste apparaître, peu de temps après dans le sultanat mamelouk et siècle suivant en Europe. A quoi correspond ce phénomène ? aussi étonnant que cela puisse paraître, à la très possible, large et lente diffusion de cette technique de transmission des informations de la Chine vers l'Ouest ! Dont les effets politiques et culturels seront radicalement différents en Occident au regard de ce qu'ils furent en Orient et en Extrême Orient. [...] il nous a alors semblé intéressant d'utiliser les recherches et les méthodes très différentes, relatives aux diffusions, d'anthropologues comme Franz Boas et ses élèves, d'André Leroi-Gourhan ou encore d'historiens tels que Fernand Braudel ou Maurice Lombard. Il s'agissait non seulement de nous situer au milieu de cet espace eurasiatique, en particulier dans le monde arabo-persan mais également d'essayer d'identifier une technique de pouvoir en rapport avec l'Etat chinois et d'en suivre la propagation vers l'Orient musulman voire l'Occident. En effet, si les conjonctures historiques et économiques ont été favorables à des diffusions technoscientifiques du monde chinois vers l'Ouest, il peut en avoir été de même pour des techniques administratives, la Chine étant en matière de bureaucratie, assez bien fournie et cela depuis l'Antiquité.

D. Gazagnadou, La poste à relais, La diffusion d'une technique de pouvoir à travers l'Eurasie, Cine – Islam – Europe, Paris, Kimé, 1994, pp. 11 – 13

Texte 05 : Culturalisme

Comment en ce vingtième siècle où tant d'idées anciennes appellent une révision, l'homme et la femme peuvent-ils concevoir leur virilité et leur féminité ? [...] Parler du corps est chose complexe et difficile. [...] Pour qu'il soit possible de se représenter d'une manière vivante, tout en restant à bonne distance, la façon dont notre corps apprend à être corps d'homme ou corps de femme, je me référerai aux sept cultures des mers du Sud que j'ai étudiées pendant ce dernier quart de siècle. Les expériences qui s'y font et les connaissances élémentaires sont les mêmes que les nôtres. [...] La même méthode : la discipline de l'anthropologie, cette science des moeurs et des coutumes qui nous enseignent la manière dont les hommes ont édifié, à partir de leur héritage biologique commun, des types divers de civilisation qui rivalisent entre elles. C'est en majeure partie grâce aux différences qui existent entre les deux sexes que l'homme a pu produire cette diversité de cultures qui fait la dignité et la grandeur du genre humain. Mais la différence naturelle qui fonde cette diversité culturelle ne présente souvent qu'un rapport très lointain avec l'élaboration qui en est résultée dans la division biologique du travail. C'est du contraste dans l'aspect et la fonction des corps masculin et féminin que les hommes ont tirés des analogies relatives au soleil et à la lune, à la nuit et au jour, au bien et au mal, à la force et à la vulnérabilité. Mais l'une ou l'autre de ces qualités s'est trouvée tantôt attribuée à un sexe tantôt à l'autre. Parfois ce sont les garçons que l'on considère comme infiniment vulnérables et nécessitant des soins tout particuliers, d'autres fois ce sont les filles. Dans certaines sociétés c'est pour les filles que les parents doivent réunir une dot ou attirer le mari par des procédés magiques ; dans d'autres le souci porte sur la difficulté de marier les garçons. Certains peuples estiment que les femmes sont trop faibles pour travailler hors du logis, d'autres en revanche les considèrent comme porteuses éminemment qualifiées de lourds fardeaux « parce que leur tête est plus solide que celle de l'homme » [...] On ne connaît aucune culture qui ait expressément proclamé une absence de différence entre l'homme et la femme en dehors de la part qui leur revient dans la procréation de la génération suivante ; qui ait professé l'idée, qu'ils ne sont, hors cela, que des êtres humains aux attributs variables dont aucun ne peut être exclusivement assigné à l'un ou l'autre sexe.

M. Mead, L'un l'autre sexe, folio essais, Paris, 1966, pp. 9-15

Texte 06 : Fonctionnalisme

Le premier [axiome] est que toute culture doit satisfaire le système des besoins biologiques : métabolisme, reproduction, conditions de température, protection contre l'humidité, le vent et toutes les attaques climatiques ou atmosphériques, protection contre les animaux et contre les hommes, détente, exercice musculaire et nerveux, régulation de la croissance. Second axiome : toute réalisation culturelle qui réclame l'emploi d'objets travaillés et du symbolisme est un prolongement instrumental de l'anatomie humaine et satisfait directement ou indirectement un besoin somatique [...] On pourrait démontrer que dès l'instant où la pierre, le bâton, la flamme ou les vêtements viennent compléter l'anatomie humaine, l'emploi de ces objets, de ces outils, de ces articles, s'ils satisfait des besoins somatiques, crée du même coup des besoins dérivés [...] Un nouveau type de besoin lié au besoin biologique et tributaire de lui, mais générateur de nouveaux déterminismes, accompagne toute ébauche d'activité culturelle [...] en prenant n'importe quelle communauté, primitive ou civilisée, on verrait qu'il existe partout un service de subsistance propre à la tribu, voulu d'abord par les besoins alimentaires du métabolisme humain, mais créateur de nouveaux besoins, technologiques, économiques, juridiques voire magiques, éthiques, religieux. De même, puisque la reproduction humaine, qui exige l'entretien, l'éducation et la formation civique des enfants ne se confond pas avec le simple fait de l'accouplement, elle impose tout un jeu de déterminants supplémentaires, c'est-à-dire des besoins, qui trouvent à se satisfaire par des assiduités réglées, par le tabou de l'inceste et de l'exogamie, par les dispositions matrimoniales des apparentements généalogiques, et tout ce qu'ils entraînent de rapports éthiques, juridiques et coopératifs [...]

B. Malinowski, Une théorie scientifique de la culture et autres essais, Maspéro-La Découverte, 1968, pp. 140- 142

Texte 07 : Structuralisme

Le principe fondamental est que la notion de structure sociale ne se rapporte pas à la réalité empirique, mais aux modèles construits d'après celle-ci. Ainsi apparaît la différence entre deux notions si voisines qu'on les a souvent confondues, je veux dire celles de structure sociale et celles de relation sociale. Les relations sociales sont la matière première employée pour la construction des modèles qui rendent manifeste la structure sociale elle-même. En aucun cas celle-ci ne saurait donc être ramenée à l'ensemble des relations sociales, observables dans une société donnée. Les recherches de structure ne revendiquent pas un domaine propre, parmi les faits de société ; elles constituent plutôt une méthode susceptible d'être appliquée à divers problèmes ethnologiques, et elles s'apparentent à des formes d'analyse structurale en usage dans des domaines différents. Il s'agit alors de savoir en quoi consistent ces modèles qui sont l'objet propre des analyses structurales. Le problème ne relève pas de l'ethnologie, mais de l'épistémologie, car les définitions suivantes n'empruntent rien à la matière première de nos travaux. Nous pensons en effet que pour mériter le nom de structure, des modèles doivent exclusivement satisfaire à quatre conditions. En premier lieu, une structure offre un caractère de système. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres. En second lieu, tout modèle appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de même famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles. Troisièmement, les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ces éléments. Enfin, le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement ne puisse rendre compte de tous les faits observés.

C. Lévi-Strauss, Anthropologie Structurale, Paris, Plon, 1958, pp.305-306